

Zeitschrift: The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK
Herausgeber: Federation of Swiss Societies in the United Kingdom
Band: - (1942)
Heft: 1007

Artikel: Que de souvenirs...
Autor: Traz, Robert de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-691710>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cherche à satisfaire autant les aspirations profondes de l'homme que ses besoins matériels, s'attache à définir la doctrine dont il faudra s'inspirer, si l'on veut refaire des participants avec la masse anonyme des prolétaires et restituer sa joie et sa dignité à un travail actuellement déshumanisé.

Cette solution, ils la voient dans l'institution d'une communauté professionnelle dont C. F. Ducommun, un ancien militant de gauche qui a évolué sous l'influence des groupes d'Oxford et d'Esprit, s'est fait le champion. Cette communauté aurait pour but essentiel de sortir l'ouvrier de son isolement, de le rendre conscient de la valeur de son travail, de l'appeler à collaborer dans son entreprise, de faire qu'il s'en sente étroitement solidaire et, surtout, qu'il participe à son aventure, alors qu'aujourd'hui elle est l'apanage sur lequel quelques-uns veillent jalousement. Comme Ducommun l'écrit¹ : "l'homme s'attache à une communauté (famille, entreprise, métier, patrie) par tout ce qu'il peut y mettre de soi, par le sillon qu'il peut y laisser, par tout ce qu'il peut lui donner, et non pas seulement à cause des avantages matériels qu'il en retire."

Il y a là une direction nouvelle qui tend à s'imposer et à laquelle on ne saurait témoigner assez de sympathie intéressée, parce qu'elle se propose de dépasser les antagonismes de classes et d'assurer à chacun une vie qui mérite réellement d'être vécue. Nous savons que les objections ne manqueront pas et que l'on se laissera volontiers effaroucher par des perspectives de congestion des entreprises et par une évolution de la notion même de propriété privée, que favorisera inmanquablement cette doctrine. Outre qu'un étroit conservatisme social trouvera toujours moins d'adeptes dans les générations à venir, on ne saurait assez se réjouir de ce que des équipes d'hommes désintéressés sont à l'œuvre pour résoudre un problème essentiel qui n'a pas su, sous l'influence des doctrines matérialistes, en poser les termes.

¹ Dans un ouvrage, "La Suisse forge son destin," qui vient de paraître aux Editions de la Baconnière, sur lequel nous reviendrons, mais dont nous tenons à souligner dès maintenant l'exceptionnel intérêt.

(*Journal de Genève*).

QUE DE SOUVENIRS . . .

ROBERT DE TRAZ.

Sans être des vieillards, les hommes de ma génération jouissent du privilège peut-être funeste d'avoir traversé une suite d'époques disparates et vécu, en quelque sorte, plusieurs existences.

Quand j'étais petit, les personnes âgées dataient du Second Empire et elles parlaient avec nostalgie de cette période heureuse, prospère et étourdie. Les soirées de Compiègne rejoignaient dans leur pensée les soupers du Régent. Mon enfance, elle, s'écoula en un temps de vertus bourgeoises, de sécurité, de libéralisme éclairé. Les gens avaient des manières et de l'esprit; les intellectuels croyaient au progrès par la science et aux abstractions à majuscules. On vivait dans des intérieurs encombrés de bibelots. Atmosphère non plus des romans de Feuillet ou des Goncourt, mais de ceux de Maupassant, de Bourget, de France. On parlait aux femmes avec une courtoisie déférente, on leur rendait visite à leur "jour." Les jeunes filles faisaient

de l'aquarelle, les jeunes gens s'enorgueillissaient de leur premier haut de forme.

A cette époque, en Suisse, on voyageait en diligence dans les Alpes, et ma génération a connu ainsi les postillons, les relais de chevaux, c'est-à-dire qu'elle a pratiqué les moyens de locomotion dont on se servait depuis des siècles. Là-dessus est apparue la bicyclette, puis les premières autos qu'on appelait naïvement des "teufs-teufs." Vint la transformation la plus redoutable : les premiers avions, qui s'élevaient d'une trentaine de mètres et tournaient lentement au-dessus d'une prairie comme de fragiles insectes. A la même date le cinématographe suscitait des cris de stupeur en montrant, papillonnant sur la toile, "l'arroseur arrosé."

Aujourd'hui, 1900 est critiqué féroce. Mais si on laisse de côté les vedettes de l'actualité — et toutes les vedettes, au bout de trente ans, deviennent ridicules — c'était une époque brillante, nerveuse et créatrice. Certains craquements se faisaient déjà entendre mais sans retenir l'attention. Qui donc s'occupait de Georges Sorel, le maître de Lénine ou de Mussolini? Il y avait alors de charmants oisifs, des gens de goût occupés d'art et de voyages. On faisait des saisons wagnériennes à Munich ou à Bayreuth, on passait l'automne à Venise, rendez-vous européens. Par-dessus les frontières circulaient les idées, les modes esthétiques. On s'enthousiasmait pour D'Annunzio, pour Bergson, pour les ballets russes. Les Etats-Unis étaient encore éloignés, Paris n'était pas encore devenu tout à fait cosmopolite.

Nouvelle période : la guerre de 14. Enivré de lui-même, l'orgueil humain se précipitait, sans comprendre, à la catastrophe. Dès l'après-guerre, tout fut remis en question parce que tout était désorganisé. Mais au lieu de revenir aux principes éprouvés de la société, de la politique, de l'économie, on crut à la fécondité du désordre et au prestige de la subversion. L'esprit créateur subsistait, mais affolé. Pendant le contact avec le réel il se mua bientôt en esprit de destruction. C'est alors qu'on assista à l'apothéose de la vitesse : vitesse du déplacement matériel, vitesse de l'évolution économique, comme des variations intellectuelles.

Une passion de divertissement et de spéculation enfiévrerait le monde. Nous avons connu des vieilles dames en capotes à brides, nous en voyions, en jupes courtes, gambiller dans des dancings. Des bourgeois qui eussent été, naguère, de sages conservateurs se déclaraient communistes. Des pires insanités on disait : "C'est amusant." Les crises économiques ruinaient les ex-classes dirigeantes, révoltaient les masses. Et, malgré une euphorie apparente qui ressemblait à celle que donne la morphine, l'angoisse se répandait partout, une angoisse qui explique peut-être que seule la guerre pût y fournir une issue, à la manière d'un suicide.

Ainsi mes contemporains auront assisté, à plusieurs reprises, à de profondes transformations des mœurs, à d'extraordinaires innovations techniques, et surtout à des changements radicaux de l'idée que l'homme se fait de lui-même, de ses rapports avec autrui. Ils auront dû s'adapter sans cesse, subir d'incroyables retours de bâton, perdre beaucoup d'illusions, éprouver beaucoup d'inquiétudes : en un mot, souffrir de la vie bien plus que leurs prédécesseurs.

Et ce n'est pas fini.

(*Journal de Genève*).